

cultures | sociétés | être humain

Anthropologie

Semestre 2, L1 (UE6-Humanités)

Yannick Primel \ 2023.
Diffusion sous licence Creative Commons





L'être humain :
Primate bipède, dont les stratégies
d'adaptation au monde sont issues
d'un apprentissage collectif.

Les caractéristiques physiques
ne déterminent pas les comportements.

L'environnement naturel de l'être humain,
c'est la *relation*.

SOMMAIRE

(Ces cours seront mis en ligne ici :

→ <https://yannickprimel.wordpress.com/anthropologie>
les cours précédents, de 1 à 6, sont au même endroit)

7-Le positionnement contemporain de l'anthropologie

La démarche participative de l'ethnologue

Exercices collectifs : « Tout ce que nous sommes »

Synthèse en commun

8-Distance et proximité : les attitudes et les corps

La proxémie, les distances interpersonnelles

Le rapport au corps : corps sensible, corps social

L'occupation de l'espace : être et habiter

9-Transmission et oralité : les attitudes et les mots

La transmission orale : modalités, persistance, fiabilité

Anecdotes, bavardage et... légendes : les légendes urbaines

L'index ATU, la morphologie des contes merveilleux

10-L'anthropologie urbaine

L'Ecole de Chicago

Etudier la ville

Première approche du terrain urbain

11-Enquête de terrain

12-Séminaire de conclusion

Présentations et synthèse collective

2 évaluations :

1 présentation au cours 12

+ 1 QCM au cours 12

Bibliographie

Pour ce semestre, les ouvrages **obligatoires** sont soulignés
(il n'est pas interdit de lire ceux du semestre 1 !):

Amselle, Jean-Loup : *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures* Ed. Flammarion, 2005

Campion-Vincent, V. + Renard, J.-B. : *Légendes urbaines, rumeurs d'aujourd'hui*. Ed. Payot, 1993.

Coulon, A. : *L'École de Chicago* Ed. PUF, Que Sais-je ?, 2002

Favret-Saada, J. : *Les mots, la mort, les sorts*. Ed. Folio, 1994.

Goffman, Alice : *L'art de fuir. Essai sur la jeunesse dans le ghetto*. Ed. Seuil, 2020.

Hall, Edward, T. : *La dimension cachée*. Ed. Seuil, 1978.

Hayot, A. : *Pour une anthropologie de la ville et dans la ville : questions de méthodes*. 2002
[en ligne : <https://journals.openedition.org/remi/2646>]

Pétonnet, C. : *Espaces habités. Ethnologie des banlieues* Ed. Galilée, 1982

Quivy, Raymond : *Manuel de recherches en sciences sociales* Ed. Dunod, 2017

Bibliographie

Rappel du semestre 1 :

Amselle, Jean-Loup : *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures* Ed. Flammarion, 2005

Appadurai, A. : *Condition de l'homme global* Ed. Payot 2013

Augé, M. + Colleyn, J.-P.: *L'anthropologie*. Ed PUF, Que Sais-je ?, 2021

Barley Nigel : *L'anthropologie n'est pas un sport dangereux* Ed. Payot, 1999 (1996)

Beaud, S. + Lindgaard, J. : *La France invisible* Ed. La Découverte, 2006

Bourdieu, Pierre : *La distinction. Critique sociale du jugement* Ed. Minuit, 1992 (1979)

Cordier, Anne : *Grandir connectés. Les adolescents et la recherche d'information*. Ed. C & F, 2015

Coulon, A. : *L'École de Chicago* Ed. PUF, Que Sais-je ?, 2002

Geertz, Clifford : *Savoir local, savoir global* Ed. PUF, 1999 (1986)

L'interprétation des cultures, Ed. Gallimard, 1983 (1973)

Leroi-Gourhan, André : *Le fil du temps. Ethnologie et préhistoire* Ed. Fayard, 1983

Lieber, M. + Angeloff, T. : *Chinoises au XXIe siècle* Ed. La Découverte, 2012

Marc, E. + Picard, D. : *L'École de Palo Alto* Ed. PUF, Que Sais-je ?, 2015

Mintzberg, Henry : *Structure et dynamique des organisations* Ed. d'Organisation, 1982 (1979)

Pétonnet, C. : *Espaces habités. Ethnologie des banlieues* Ed. Galilée, 1982

Quivy, Raymond : *Manuel de recherches en sciences sociales* Ed. Dunod, 2017

Roche, D. : *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation* Ed. Fayard, 2000

Sardan (de), P. : *La revanche des contextes. Mémoires de l'ingénierie sociale*. Ed. Karthala, 2021.

Warnier, J.-P. : *La mondialisation de la culture* Ed. La Découverte, 2004

#10

Anthropologie urbaine

Depuis les travaux de l'Ecole de Chicago (voir cours #4 et #8), les anthropologues ont pu intégrer à leur pratique le **terrain urbain** et faire la preuve que les **techniques d'enquête de l'ethnologie** sont valables également dans cet environnement spécifique.

Si ces chercheurs ont mis en avant l'idée de « milieu » urbain et de « cultures urbaines », il est cependant crucial de retirer de ces notions toute projection déterministe.

Comme pour le diffusionnisme ou le culturalisme (voir cours #2), le territoire ou la culture ne sont en rien des déterminants définitifs ou absolus des comportements.

Ce n'est pas parce que vous habitez [ici] ou [là] que vous êtes [comme ceci] ou [comme cela] → **danger d'essentialisation**.

Ce sont les **interactions** au niveau individuel qui façonnent les comportements (Ecole de Palo Alto voir cours #2), et ces interactions, dans l'environnement favorable à l'anonymat qu'est une ville, demandent du temps.

Parfois elles ne se produisent jamais.

Les territoires sociaux de la ville peuvent être compris comme le résultat d'un processus progressif (non automatique) de socialisation, qui peut (ou pas) déboucher sur un sentiment d'appartenance à un groupe, à un lieu.

Logiquement, plus la ville est grande, plus le nombre de groupes en interaction est important.

L'hétérogénéité de la population doit être prise en compte, comme un élément fondateur de la vie en ville (classes sociales, langue/patois/accent, âge, lieu de résidence, lieu de travail, habitudes et coutumes, etc.).

Mais le fait qu'il existe des groupes dans la ville n'est pas le résultat d'une agrégation « normale ». Il y a des *conditions préalables nécessaires mais non suffisantes* pour permettre cette socialisation (réseau de solidarité, intérêts réciproques, etc.).

Ce n'est pas parce que des personnes ont des caractéristiques en commun, qu'elles vont « naturellement » former un groupe.

Transculturation

Se produit avec le temps le phénomène de **transculturation**, qui est le **rapprochement et la convergence de cultures hétérogènes**.

Ce phénomène est le cœur de ce que l'on nomme le changement social.

➔ Fernando Hortic : *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar* (1940, trad anglaise 1995)

Cette convergence (« ethnoconvergence ») ne signifie pas qu'un groupe abandonne ses références, ou impose les siennes aux autres (acculturation).

Ici, il y a bien une création partagée. Deux éléments différents en deviennent un troisième.

(par ex.: l'anglais comme langue d'échanges internationaux, même sans la présence d'un natif anglophone. Les baskets portées avec un costume pour homme)

L'un des enjeux majeurs des politiques urbaines est de lever les obstacles aux interactions, aux échanges, et, au final, à la transculturation, pour permettre une vie collective au moins apaisée, voire foisonnante.

Commentaire de :

Hayot, A. :

*Pour une anthropologie de la ville
et dans la ville.*

Questions de méthodes.

2002.

<https://journals.openedition.org/remi/2646>

§ 1 – 27, 28 – 39, 40 – 53, 54



Revue européenne des migrations
internationales

vol. 18 - n°3 | 2002
L'étranger dans la ville

Pour une anthropologie de la ville et dans la ville : questions de méthodes

Alain Hayot



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/remi/2646>

DOI : 10.4000/remi.2646

ISSN : 1777-5418

Éditeur

Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 12 décembre 2002

Pagination : 93-105

ISBN : 2-911627-32-6

ISSN : 0765-0752

Référence électronique

Alain Hayot, « Pour une anthropologie de la ville et dans la ville : questions de méthodes », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 18 - n°3 | 2002, mis en ligne le 09 juin 2006, consulté le 14 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/remi/2646> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/remi.2646>

Ce document a été généré automatiquement le 14 avril 2022.

© Université de Poitiers

En France, l'essor des travaux d'anthropologie urbaine remonte aux années 1960. C'est à cette époque que la dimension *non* sociologique a pu être pleinement prise en compte, notamment par l'acceptation que la compréhension des macro-phénomènes et les moyennes statistiques ont un vrai intérêt quantitatif, mais sans permettre de saisir la **réalité vécue** des habitants des villes.

Il existe une nécessité de multiplier les approches et d'assurer leur complémentarité. Les sciences sociales s'empruntent mutuellement méthodes et concepts, c'est la condition pour aboutir à une compréhension pertinente de ce que signifie « **vivre en ville** ».

Et sans la **dimension qualitative** que peut apporter l'anthropologie cette compréhension fine n'est pas possible.

Et, bien entendu, cet objectif de compréhension impose d'admettre qu'il n'y a pas deux villes similaires, en termes de vécu.

Ni, au sein d'une même ville, qu'il n'y a pas une manière unique de comprendre la même ville, « sa » ville.

Les dynamiques urbaines (macro) se constatent à différentes échelles. Dans l'apparent désordre (chaos ?) des grandes villes, il existe des régularités.

Par exemple :

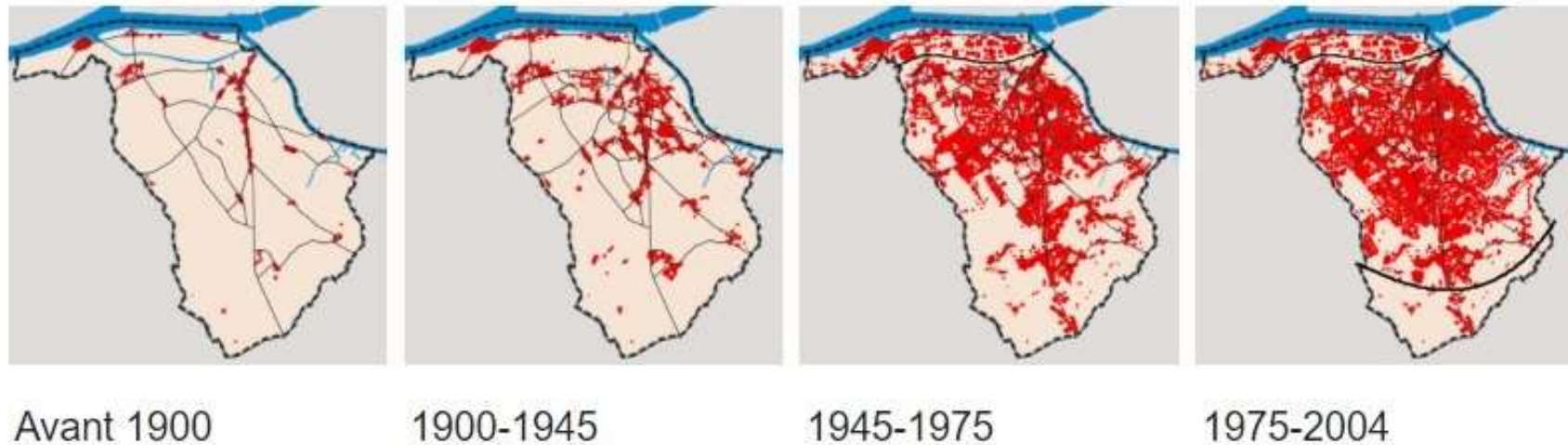
- les migrations pendulaires du fait de la localisation des lieux de travail/résidence;
- le phénomène de gentrification ou de paupérisation du fait de l'évolution des prix de l'immobilier et des niveaux de vie;
- le regroupement des habitants par niveau de revenu; par origine pour les immigrés, etc.
- la nature du « bassin d'emploi », qui attire, et génère, un certain type de population(s)
- Etc.

Ces dynamiques révèlent un ensemble d'équilibres qui se maintiennent, malgré, ou en parallèle des mouvements individuels pris isolément.

Le caractère apparemment aléatoire des trajectoires personnelles s'inscrit dans un milieu où pré-existent des éléments structurants liés à l'histoire *locale* de l'urbanisation et ses facteurs explicatifs.

Étapes de l'urbanisation de Rezé depuis le XIX^e siècle

Source : PLU 2007 Nantes métropole



La prise en compte de l'histoire locale de l'urbanisation permet de poser les facteurs explicatifs à l'échelle macro, les éléments structurants qui expliquent les grandes dynamiques à l'œuvre... mais pas ce qu'est la réalité de l'échelle micro : la vie quotidienne *dans* cette urbanisation.

Habitat ≠ Habiter : l'auto-organisation

Les éléments factuels et matériels qui s'imposent à tous en termes d'« habitat » sont complétés par des éléments liés à l'« habiter » :

les **stratégies collectives informelles d'auto-organisation** s'étendent à un niveau de finesse extrêmement poussé, dont l'objectif est de **permettre la cohabitation quotidienne et la vie en commun** (la commensalité).

Ces stratégies sont construites par le groupe, qui les applique, les transmet, les adapte. Or, puisque la ville est un territoire totalement socialisé (voir cours #8), un groupe différent pourra avoir développé d'autres stratégies informelles.

« il n'y a jamais prise de possession de l'espace total par un groupe exclusif, et diversité n'est pas synonyme de confusion. »

Colette Pétonnet.

...la présence d'éléments d'auto-organisation qui canalise la diversité n'est pas une garantie de relations paisibles, lorsque des **normes informelles** se révèlent parfois **incompatibles** entre elles.

Habitat ≠ Habiter : la distinction

Pour les citadin(e)s, le niveau d'imbrication des règles non officielles impose des **adaptations permanentes**, lorsqu'on passe d'un territoire à un autre, d'un groupe à un autre.

(à tel endroit, on peut se garer en double-file, mais pas dans la rue d'à-côté car on pourrait s'attirer « des ennuis »)

Cette **mosaïque informelle** dénote l'existence d'un réseau de relations multiples, qui maille le tissu urbain, de proche en proche, à l'échelle de l'immeuble, de la rue, du quartier et au-delà. Chaque réseau est susceptible de générer ses propres normes, tout en étant lié aux autres.

Il existe pourtant des **continuités**, des passerelles (matérielles), des personnes-interfaces, des symboles et signes de reconnaissance (l'aspect des façades, les graf', la personnalisation du « chez-soi », la manière dont on gare son véhicule dans la rue).

Le fait que des distinctions existent ne signifie pas qu'il existe une séparation totale.

La « ségrégation », au sens d'une étanchéité complète, n'existe pas.

Les *gated communities* riches communiquent, symboliquement, avec le monde extérieur tout comme les banlieues pauvres. C'est une première forme de relation avec les autres groupes.

Enjeux pour l'action publique

Les autorités (municipales, sociales, etc.) dans leur **objectif d'aménagement** se retrouvent face à un ordre informel déjà existant que les populations ont mis en place pour organiser leur fonctionnement quotidien.

Il n'est pas (ou plus) envisageable de mener une planification urbaine sur la base des seules décisions administratives : l'ordre social réel, vécu, et informel, est une donnée de base qu'il *faut* prendre en compte.

→ à quel point une décision réglementaire, ou un projet urbain, s'inscrit bien, ou mal, dans les normes informelles ?

L'existence de ces règles informelles impose ses propres contraintes, et a progressivement donné naissance à la mise en œuvre de la **démarche participative** dans l'action publique (voir cours #6).

La notion de « quartier »

La dimension où se rejoignent les sujets d'action publique et de vie collective se révèle à l'échelle du quartier.

Ses unités de base sont les bâtiments, unitaires, qui sont gérés la plupart du temps à titre privé, et reliées par les rues, qui constituent le premier contact des résidents avec le domaine public.

Le XIXe siècle, en France, voit naître les premiers descriptifs de quartiers selon leur homogénéité perçue, ou supposée. Ce sont essentiellement des inventaires : nombre et types de commerces, nombre de lampadaires (becs de gaz), nombre d'unités d'habitation, nombre d'« âmes », nombre d'arbres, etc.

Le début du XXe siècle apporte une dimension géographique, avec une mise en cartes de ces équipements et leur délimitation.

A partir des années 1950, la sociologie intervient à son tour et ajoute le sujet des mœurs, de l'organisation collective, de démographie, des représentations socio-spatiales, des choix de lieu de résidence.

C'est la première confirmation qu'il existe un habiter, ou *des* habiter, différents de l'habitat.

La notion de « quartier »

Aujourd'hui, à l'échelle nationale française, le quartier est une notion définie par l'Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques comme *une partition du territoire des communes d'au moins 10.000 habitants dont la population est de l'ordre de 2 000 habitants.* <https://www.insee.fr/fr/information/2017499>

Techniquement cependant, les quartiers n'existent pas. Pour l'INSEE, ce sont des *ilôts regroupés pour l'information statistique* (IRIS)

Il s'agit bien d'une vision statistique : l'IRIS est le maillon de base de l'information infra-communale. 15.500 sont recensés en métropole et outre-mer.

Cette définition correspond à la **nécessité administrative de délimiter** (de « zoner ») **le territoire de façon stable et pérenne.**

(l'INSEE possède ses critères qui ont valeur officielle en statistique, mais il peut en exister d'autres. Paris : les « quarts » d'arrondissement. Nantes possède quelques panneaux indicateurs d'arrondissements, tombés en désuétude)

Bien entendu, cela ne correspond en rien à l'expérience vécue...

La notion de « quartier »

La sociologie et les sciences quantitatives ont souvent traité les rapports sociaux comme s'ils se déroulaient dans une cloche sous vide, ou bien comme si un espace n'était caractérisé que par le type d'activité statistiquement dominant (quartier industriel, résidentiel, de problèmes sociaux, d'affaires, etc.).

L'anthropologie, via l'étude de terrain, ne sépare pas l'étude des rapports entre les groupes de celle des rapports de ces groupes à leur milieu.

Les interactions sociales ne se font pas sous-vide, sans lien avec le monde alentour : elles sont incarnées, territorialisées et génèrent une symbolique qui dépasse leur description factuelle.

Cela ajoute de la complexité au concept : un quartier est *à la fois* une subdivision administrative, *et* un lieu de vie... et parfois sans que la superposition entre les deux soit parfaite.

La notion de « quartier »

L'existence de critères formels ne doit pas empêcher d'interroger la notion de « quartier vécu » qui, avant d'être une définition officielle, semble être d'abord une énigme, voire un problème.

Il peut ne pas exister, déjà.

Et s'il existe, il peut être un lieu d'enracinement et d'épanouissement, ou un lieu de relégation dont on n'aspire qu'à partir, et toutes les nuances entre ces deux extrêmes.

Concrètement, le quartier –quand il existe– s'identifie d'abord par une **position physique** dans la ville : centre, nord, est, ouest, haut, bas, de la gare, du fleuve, de la plage, etc.

Il peut aussi être identifié par une **activité**, ou une **population supposée** dominante : le quartier « des Renault » à Aubergenville/Flins, le quartier Asiatique du XIII^e arrondissement de Paris, le quartier des commerces, des bars, des bourgeois, des écoles, des bureaux, etc.

Chacune de ces appellations suppose –et implique– des **signes et symboles**.

Ces attributs symboliques sont autant de **signes de reconnaissance**, pour et entre les habitants, mais servent aussi de **signes de distinction**, par rapport aux autres.

La notion de « quartier »

Cette distinction peut être volontaire, ou imposée par le reste de la collectivité (ne serait-ce que par la réputation que « les autres » accolent à un endroit spécifique, et aux personnes qui y vivent).

Si les éléments structurants du bâti s'imposent à tous, il existe des interstices non régulés qui permettent au groupe d'exprimer ses valeurs, et à l'individu d'exprimer son indépendance.

Comment s'exprime cette capacité de (relative) personnalisation ? Et que veut-on exprimer vis-à-vis du monde extérieur ?

Du choix des couleurs extérieures, au type de clôture, en passant par les poignées de porte, ou du paillason de couloir...

...et des comportements liés au stationnement dans la rue, aux relations avec les inconnus dans « sa » rue → concept indonésien de *rukun*, l'« esprit du lieu ».

La notion de « quartier »

Les signes de distinction portent sur « qui vit là », et peuvent difficilement être compris sans contact avec les habitants eux-mêmes.

En effet, une observation de l'extérieur donne nécessairement une image dénaturée, car sans l'avis des personnes qui sont les premières concernées : comment comprennent-elles, et comment expliquent-elles, elles, *leur* réalité ?

L'observation du bâti n'est pas suffisante pour comprendre la notion de « quartier vécu », qui peut tout à fait *ne pas* correspondre à ce que laisse supposer l'architecture.

Epinay sur Seine (FR)



Mossoul (IQ)



Gênes (IT)



La notion de « quartier »

Les subdivisions officielles et les signes urbanistiques induisent une fausse idée de cohérence, nécessaire du point de vue de la gestion, mais parfois subtilement manipulatoire (Nantes Zola-Dervallières)... et jamais parfaitement conforme à ce que les habitants pensent, font, et disent, de leur lieu de vie.

→ la cohérence administrative n'est pas synonyme d'une homogénéité du vécu.

Rezé-Hôtel-de-ville



-Rezé-

Trentemoult-Les Îles



La notion de « quartier » à Rezé

Les sept quartiers de Rezé :

- Rezé-Hôtel-de-ville (3 586 habitants)
- Trentemoult-Les Îles (1 548 habitants)
- Pont-Rousseau (8 410 habitants)
- Le Château (6 627 habitants)
- La Blordière (4 767 habitants)
- La Houssais (6 525 habitants)
- Ragon (4 055 habitants)

SOURCE : Wikipédia.
Chiffres 2007.



La notion de « quartier »

Au-delà des découpages administratifs, et des idées reçues liées aux apparences du bâti, il est donc nécessaire d'aller voir en vrai...

→ Quivy, Raymond : *Manuel de recherches en sciences sociales*. 2017

L'enquête de terrain se prépare, pour comprendre, voir, et donner à voir, la réalité vécue, *du point de vue de ceux qui la vivent*.

(voir cours #5)

1-Le questionnement initial et la problématique.

En quoi la notion de « quartier » permet de comprendre le vécu des habitants de Rezé ?

2-Le questionnement éthique (et permanent) du chercheur : en quoi l'enquête pourrait nuire aux personnes rencontrées ? **la règle première : NE PAS NUIRE**

3-La documentation préalable : revue de littérature et « référents »

4-Le terrain.

5-L'analyse des données, synthèse

La notion de « quartier »

Nous avons vu au premier semestre comment mener une revue de littérature et en quoi elle peut nourrir, en amont, une réflexion et une prise de connaissance préalable.

	A	B	C	D	E	F	G	H	I
1	REVUE DE LITTÉRATURE								
2									
3	THEME	AUTEURS	TITRE	DATE PUBLICATION	Type	ABSTRACT (copier-coller)	NOTES DU CHERCHEUR RÉPONDANT À LA QUESTION DU THÈME	LIEN SOURCE	
4	1	ethnologie du secteur tertiaire / assurance	Nom, Prénom	Titre de l'article	(année)	Article académique	Copier-coller ici l' <i>abstract</i> (résumé) tel qu'il est écrit dans le document source	En quoi ce document apporte une plus-value à notre recherche ? (être précis !)	Lien web cliquable

Ce second semestre, nous allons mettre l'accent sur la pratique de terrain pour elle-même : étapes 4 et 5 de la démarche.

4-Le terrain.

5-L'analyse des données, synthèse

La notion de « quartier »

- Comment les gens définissent *un quartier*? Y'a-t'il des constantes stables ?
- Comment reconnaissent-ils *leur quartier* ? Comment le nomment-ils(elles) ? Quels éléments d'identification ? De distinction ? Connotation positive ? Quels signes, quelles émotions attachés ? Y'a-t'il des constantes stables ?
- Comment savent-ils qu'ils y sont ? Qu'ils n'y sont plus ? Qu'est-ce qu'ils y font qu'ils ne font pas ailleurs ?
- Leur quartier est associé à quoi : type de population, d'architecture, d'activité, d'histoire, de relation avec les autres ?
- Pourraient-ils le délimiter sur une carte ? Par rapport à la division administrative officielle, en quoi ce tracé est différent, s'il l'est ?
- Que diraient ces mêmes personnes des quartiers alentours ? (mêmes questionnements)
- Qu'est-ce qu'un bon quartier ? Un mauvais ?
- Existe-t'il des endroits qui ne sont pas des « quartiers » ? Est-ce que cela correspond à la définition de la question n°1 ?

Cours #11 : l'enquête de terrain

Cours #11, 21 février : nous n'irons pas sur le campus de l'université.

Pensez à votre logistique : sac, carte ID/d'étudiant, eau, carnet, crayons, aides-mémoire, téléphone chargé, météo, etc.

RdV 21 février, 8h, devant la mairie de Rezé (5 place Jean-Baptiste Daviais).

L'objectif est de pratiquer :

vous mènerez des observations directes (AEIOU),
ainsi que des interviews (entretien semi-directif).

Par groupes de 2/3, vous-vous répartirez dans Rezé.

RdV 10h30 pour le débriefing de fin de session, à nouveau devant la mairie.



Durant la **semaine 21-28 février**, vous retrouverez votre groupe et préparerez 5-7 slides ppt, pour une présentation notée en commun (environ 15mn par groupe), qui sera faite au dernier cours, le 28 février.

Cours #12, séminaire de conclusion

Cours #12, 28 février :

Chaque groupe présente ses observations. Ayez terminé *et relu* vos présentations !
(5-7 slides ppt / environ 15mn par groupe)

En page 1, vous mettrez les prénoms, noms des personnes de votre groupe.

Aspect positifs :

- Qu'est-ce que nous avons découvert concernant la pratique de terrain (rapport d'étonnement) ?
- Qu'est-ce que nous avons découvert concernant la notion de quartier ?

Aspects problématiques :

- Quels problèmes ont été spontanément mentionnés par nos informateurs ?
- Qu'est-ce qui nous a posé problème à nous, enquêteurs(trices) ? pratique / théorie

Autres:

- Que s'est-il passé de totalement inattendu ?
- Quelle information nous aiderait à avancer plus loin ? S'il fallait poursuivre l'enquête, de quoi auriez vous besoin en plus, en pratique et en théorie ?

L'exercice vise à stimuler les discussions autour la pratique de terrain, d'abord, mais aussi, autour de la problématique : la notion de quartier pour les habitants de Rezé.

10 // Anthropologie urbaine

Questions – Réponses ?